

MOHAMED EL KHATIB

Finir en beauté

Pièce en un acte de décès

LES SOUTAIRES INTÉRESSÉS

*He
wanted to get to the top
but
he only reached
the middle.*
KIPPENBERGER*

Les astérisques renvoient aux notes de fin, p. 57.

Prologue

Mai 2010

Ma mère a 78 ans, elle vient de dépasser l'âge qui lui permettrait d'accéder à tous les jeux de société destinés aux joueurs de 7 à 77 ans. Elle a les traits tirés, le visage marqué par les années de souffrance et de bonheur, le corps usé par tant d'hospitalité, de devoir d'hospitalité. Accueillir l'autre, quand on vient des montagnes du Rif, ça a du sens.

Depuis l'hiver dernier, je suis à son chevet. Alors je lui raconte des histoires. Elle n'a jamais su lire, elle récitait simplement çà et là quelques versets du Coran appris par cœur lors de brefs passages à l'école coranique de Zaouia. Elle n'a donc lu qu'un seul livre, le Livre, son Livre. Je commence à rattraper le temps perdu, son temps littéraire et notre temps mère-fils. Je lui fais la lecture en français, certains passages en arabe et les silences, en silence, jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Parfois, même endormie, je poursuis la lecture à cette mère somnolente qui ne comprend ni les passages de Proust, ni les aventures du sultan Mourad de *La Légende des siècles*.

*

L'intensité est ailleurs, plus que les textes, c'est notre relation qui est en tension. Chaque livre lu est du temps de vie sur le temps de mort, chaque parole, chaque reprise de souffle est un instant de paix.

Le printemps vient s'immiscer dans la chambre de ma mère, écouter les histoires de ma mère et m'accompagner dans la lecture du *Livre de ma mère* d'Albert Cohen. Je crois que ce fut sa lecture préférée. J'avais décidé de lire toute la nuit. Elle n'a jamais autant souri, me regardant fixement dans les yeux, sa main dans la mienne.

Elle ne dort pas.

Son corps est rigide et froid.

Moi je lis et elle, elle m'aime.

Elle meurt et je lis pour la maintenir en vie.

Il est 4 heures.

Le livre est fini, ma mère est partie.

J'ouvre un autre livre.

12

Ce fragment venait conclure mon premier texte de théâtre intitulé *À l'abri de rien* en 2010. À cette époque, je savais ma mère malade mais son pronostic vital, bien que pas très engageant, n'avait jamais vraiment semblé engagé.

Un an plus tard, elle est en attente d'une greffe¹ de foie. Je me rends auprès d'elle à l'hôpital avec l'idée de l'interroger sur mon enfance pour répondre à une commande d'écriture.

La conversation a eu lieu en arabe. Mes parents sont en France depuis plus de trente ans mais ne parlent toujours pas le français ; mais ça c'est un autre problème.

Au fil des anecdotes, je me suis vu apparaître comme un véritable trouillard, je me souviens l'avoir interrompue à plusieurs reprises pour lui demander si elle n'avait pas d'autres histoires parce que pour ma biographie c'était pas terrible...
Visiblement non.

Voici un extrait de cette conversation à partir du moment où je lui demande si elle sait ce que je fais dans la vie.

1. Greffe : Opération qui consiste à introduire un corps extérieur dans un environnement instable pour remplacer un élément très déficient. Afin que la bouture prenne, on abaisse la réactivité des défenses immunitaires pour prévenir tout rejet. Obtenir une greffe est une très subtile alchimie qui consiste à être très très malade pour être en haut de la liste des receveurs, mais en même temps, pas trop malade pour bénéficier de l'opération. La fenêtre de tir est très très étroite. Ma mère a été à la transplantation ce que Poulidor fut au cyclisme.

13

*

29 AOÛT 2011

[Enregistrement 1.]

Centre hospitalier universitaire d'Orléans-La-

Source.

- Maman, c'est quoi mon métier aujourd'hui ? Si on te demandait ce que je fais tu répondrais quoi ?
- Ton métier ? Maintenant-maintenant ? Je dirais que... À la mairie ? Non non t'es professeur.
- Professeur ?
- Avec les grands, la dernière école...
- L'université ?
- Oui l'université... Et ta sœur m'a dit aussi que tu faisais du théâtre et que t'écrivais des livres.
- Des livres de quoi ?
- T'as fait un livre sur les morts.
- Tu sais comment il s'appelle ce livre ?
- Non.
- À l'abri de rien.
- À l'abri de rien... Tu crois que ta mère n'a que ça à se souvenir !
- Et au théâtre, je fais quoi ?
- Je ne sais pas, tu nous as jamais raconté ce que tu fais au théâtre... Mais je me souviens un jour t'as attaché un mouton dans notre jardin pour ton travail, c'est tout ce que je sais.
- Maman est-ce que t'as vu mes films ?
- Non.
- Par exemple celui où papa égorge un mouton.
- Ah oui, mais j'espère que tu leur as pas montré hein ? Fais gaffe de pas le montrer, les gens vont croire que ton père passe son temps à égorger.

14

- T'as peur qu'il aille en prison ?
- On ne sait jamais en France.
- Non t'inquiète pas, en France ils envoient en prison que ceux qui égorgent dans les baignoires...
- Les gens ont égorgé beaucoup dans les salles de bain.
- Mais pas vous ?
- Non non je te jure nous jamais !
- Vous, vous êtes civilisés...
- Non c'est pas ça, c'est parce que nous on avait un garage et un jardin...

Interruption d'une infirmière qui vient baisser les stores et changer le cathéter.

- Et quand j'étais petit j'étais comment ?
- Je me souviens que tu n'acceptais pas qu'on te donne d'argent. Jamais.
- C'est fini ce temps-là.
- Je me souviens aussi à Snada, tu t'es jeté en plein milieu des figues de Barbarie, mais t'avais pas vu les cactus, coincé au milieu t'es ressorti avec des piqures d'épines... en pleurant, comme d'habitude...
- C'est peut-être pour ça que j'aime pas les figues.
- C'est dommage c'est plein de vitamines mon fils... (*Silence.*) Et tu fais quoi en ce moment ?
- Je réfléchis.
- Mais tu veux pas travailler ?
- Si si, je cherche du travail... dans la danse.
- Il reste que ça ? (*Silence.*) Bon, s'il reste que ça...

15

*

La veille de cet entretien, le 28 août, je découvre *Pater*, le film d'Alain Cavalier. En sortant de la salle de cinéma, je décide que je veux la même caméra avec laquelle se filment Alain Cavalier et Vincent Lindon, et le jour même, je fais l'acquisition d'une caméra Sony à 3 000 euros* – que je n'ai toujours pas fini de rembourser...

Acte 1

Puis je vais au centre hospitalier avec la volonté de filmer ma mère. J'entre dans la chambre d'hôpital la caméra à l'épaule. Ma sœur m'arrête net :

12 FÉVRIER 2012

– Qu'est-ce que tu fais ?

10 h 56

– Je vais filmer maman.

[Enregistrement 2.]

– Certainement pas. Tu vas faire ta sociologie ailleurs ! Tu as vu dans quel état elle est ? Il est hors de question que les gens la voient comme ça.

*La mère, le fils et le docteur*¹.

Je range la caméra. Une heure plus tard, ma sœur s'en va, je ressors la caméra et je filme ma mère.

– Vous étiez fatiguée ? D'accord. Et puis parce que les jambes étaient grosses, c'est ça ?

Elle remet en place son foulard et s'arrange comme elle peut et me dit :

– Un petit peu oui, oui.
– Oui, ça va un peu mieux ? C'est encore un petit peu gonflé ? Elles font mal ou pas ?

– Ça coûte cher une caméra comme ça ?

– Quand elles étaient comme ça ça fait mal.

– Euh pas trop non ça va...

– Quand vous êtes rentrée, elles étaient plus grosses que ça ?

– Dommage que tu ne l'avais pas avant, t'aurais pu filmer au mariage de ta sœur...

– Oui oui c'était comme ça.

1. Docteur : Technicien spécialisé dans le champ de la médecine suite à de très nombreuses années d'études scientifiques. Formé pour identifier avec précision des symptômes, il élabore des protocoles de soin qui laisseront plus ou moins de séquelles. Néanmoins, il n'a bénéficié d'aucun training pour annoncer à des patients qu'ils sont condamnés. Force est de constater qu'il est plus facile d'accompagner un symptôme qu'une personne.

- D'accord, ça va un petit peu mieux. Est-ce qu'à la maison, vous mettez un peu les jambes en l'air ? C'est important.
- Oui, oui.
- Le lit à la maison, euh... Vous avez mis quelque chose sous les pieds du lit ?
- Non j'ai mis des coussins sous le matelas... Sous le matelas.
- Sous le matelas... Parce que je sais pas si c'est faisable mais peut-être en mettant une boîte de conserve sous chacun des pieds du lit euh ça serait plus stable que le matelas qui même si on met un support un peu dessous s'effondre sous le poids des jambes... (*S'adressant au fils*.) Comme elle a cette maladie hépatique là, le sang veineux des jambes a du mal à remonter, parce que c'est un peu comprimé là, donc c'est mécanique et y a pas de médicaments qui permettent d'inverser donc les mesures là posturales sont fort importantes (...). Donc y a le tremblement, les céphalées et puis les piqûres dans le ventre, hein, c'est ça qui vous soucie.
- Oui elle commençait à avoir des bouffées un peu délirantes et du coup ça s'est stabilisé depuis qu'elle a un nouveau médicament voilà ça c'était assez efficace et par contre elle est... Ce qu'il y a avec les tremblements c'est qu'elle est nauséuse jusqu'au milieu de l'après-midi quoi.
- Bon, donc on va essayer de voir ce qu'on peut améliorer hein.
- Sur le fond en fait donc là au-delà de ce qui est l'aspect douleur etc., comme elle est sortie du protocole par rapport à la greffe euh en gros qu'est-ce que...
- Elle a une maladie hépatique euh malheureusement là qui évolue hein, euh la tumeur...

- Voilà donc y a plus de traitement possible là *a priori*...
 - Non non non. Donc on a un traitement qui est un traitement de confort sur les symptômes, oui, c'est pour ça que, il risque d'y avoir comme ça quelques allers-retours où quand ça va mieux elle rentre à la maison et puis si ça va moins bien elle revient pour qu'on essaie d'améliorer les choses.
 - (...)
 - Et on a aucune idée de durée possible... De combien de temps ça peut...
 - Non ! pas bien non.
 - Ça tient, c'est assez flou.
 - Oui.
- Il h 02 : Aparté avec le médecin dans le couloir de l'hôpital.*
- Elle est en phase terminale, en fait... J'ai l'impression que c'est pas clair, c'est pas clair pour elle. Ce qui lui est dit directement... Si elle a tendance à nier un peu... Il n'y a plus d'opération possible ? Ni de chimio ?
 - Non y a plus, y a plus... Elle fatiguerait sans qu'on ait l'espoir que ça s'améliore significativement. Non là malheureusement elle a un cancer du foie qui a évolué beaucoup et qui rend la greffe impossible, c'est-à-dire on risquerait de la greffer et puis qu'elle meure d'une méastase qui sera stimulée par les traitements immunosuppresseurs, donc on est uniquement dans un traitement palliatif de confort.
 - D'accord.

– Ah oui oui un peu au coup par coup.

– Je sais pas si vous avez un avis là-dessus, vous pensez qu'il vaut mieux lui dire à un moment ? Y a quelque chose qui est entretenu par la famille sur y a un espoir possible etc. Je sais pas ça vous dépasse peut-être...

– J'essaierai de revoir avec... Ça dépend des gens ça dépend des personnes et alors c'est vrai de la culture familiale un peu. Y a des gens qui posent clairement des questions carrées bon là on a un petit peu parlé quand même devant elle je sais pas si elle a tout compris ou pas.

– Plus ou moins, j'imagine qu'elle comprend ce qu'elle veut puisqu'elle est surprotégée par mes sœurs qui lui disent toujours : « On sait jamais y a peut-être une solution » du coup on se pose pas la question...

– Ça y a plus ! Et votre père il a bien compris ou pas ?

– Je vais en parler avec lui parce que du coup je pense que... Je vais en discuter avec lui.

– C'est important peut-être de voilà donc si vous pensez, votre père pense qu'il faut qu'on la revoie clairement pour en reparler avec elle si, elle pose des questions qui vous font penser ça, on sera plus catégoriques avec elle, pour l'instant elle a évité un peu ces questions-là, enfin moi je l'avais pas revue la fois précédente mais... C'est compliqué... Ça a été des décisions... Mais y a un moment où on avait évoqué la transplantation y a plusieurs années, à un moment où elle n'en avait pas voulu et puis malheureusement quand ça a été demandé pour la euh, le cancer, il a évolué trop vite et elle a pas pu être transplantée en temps utile.

20

– Et je pense y compris le mot « cancer » je l'ai jamais entendu à la maison, il y avait « nodule », il y avait tout sauf... Alors que c'est effectivement un cancer.

– Mais c'est vrai que c'est compliqué parce que... Elle a été suivie par Paul-Brousse* aussi donc on est obligés de reprendre un peu ce qui a été dit, enfin voilà mais oui oui c'est le cancer qui est le pronostic et c'est parce qu'il y a le cancer que le sang veineux remonte mal.

– D'accord.

– Mmmm mmmm.

– Bon ben merci.

– Je vous en prie.

– Merci.

11 h 09 : Petite lâcheté.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Rien, je devais lui poser des questions, il va vérifier des trucs.

– Je vais sortir aujourd'hui ?

– Ils vont voir et ils vont nous dire, ils vont voir le résultat des examens.

– Ils ont rien dit mon fils ?

– Pas encore.

11 h 10 : Le téléphone sonne, elle répond.

Comme toujours un petit peu ça va comme d'habitude qu'est-ce que tu veux qu'ils disent ils vont voir les examens ils m'ont refait une prise de sang et ils vont me dire ils m'ont dit si les examens sont bons

21

tu vas sortir et si ça va pas ils me gardent maintenant j'attends de voir ce qu'ils vont me dire on leur a dit tout ce que j'avais. (...) Des médicaments ils vont sans doute m'en donner pour les tremblements et la nausée.

Non je suis avec Mohamed car il y a des mots que je ne comprends pas avec le docteur.

Il h 14 : Les femmes de ménage entrent pour changer les draps et nettoyer la chambre.

– Ça va ?

– Ça va merci.

– Tu parles avec elles ?

– Les pauvres, elles rigolent avec moi et elles me connaissent toutes. Quand quelqu'un fait attention à elles et rigole avec elles, elles sont contentes parce que je crois que la plupart des gens ne font pas attention à elles. Y en a une qui m'a dit qu'elle était heureuse quand elle me voit rire.

Il h 32 : L'annonce.

[Enregistrement 3.]

La mère, le fils.

– Comment ça je les soulève ?

– Ouais faut que tu surélevés ton lit.

– Mon lit ?

– On doit surélever ton matelas, mais en mettant des boîtes de conserve sous ton lit.

– C'est quoi ces boîtes de conserve ?

– Les boîtes de conserve, des boîtes par exemple, on mettrait des boîtes là sous chaque pied du lit.

– Ça va pas, tu crois que je vais dormir sur des boîtes de conserve ! *(Rires.)*

– Ou n'importe quoi d'autre, faut juste que ton lit soit surélevé mais pas par le matelas.

– Alors on peut plutôt mettre une planche, on a qu'à trouver une grosse planche.

– Bon il a dit quand tu as mal quelque part on lui téléphone ici pour qu'il te trouve un lit, si tu peux patienter un jour ou deux, pour éviter de passer par les urgences.

– Voilà parce que les urgences, ça me fout en l'air.

– Donc là maintenant ce sera comme ça tu vas continuer les allers-retours.

– De temps en temps.

– Les rendez-vous c'est pour ça quand tu as trop mal on les appelle le plus vite possible pour qu'ils te trouvent un lit au plus vite.

– Sans qu'ils me donnent une ordonnance.

– Non sans ordonnance. *(Silence.)* Mais pour une opération ils peuvent plus rien faire.

– Oui là les opérations ou...

– Ta maladie c'est comme un cancer, quand la maladie est trop avancée, s'ils te font une opération, tu ne pourras pas survivre c'est trop dangereux.

– Mais ça fait combien de temps ces allers-retours à l'hôpital, ça fait plus de deux ans !

– Même les chimiothérapies, ils ne peuvent plus t'en faire ça va tuer ton foie.

– Ça abîme trop le foie ?

– Oui ça abîme trop. Tu vas continuer ce traitement.

- Et maintenant c'est ce traitement qui...
- Ce traitement va pas te guérir.
- Ça va pas me guérir... !
- Non c'est juste pour pas que ça empire.
- Et mon foie comme ça... Et si ça se propage ailleurs cette chose... ?
- Comment ça ?
- Si ça va dans mon sang ou...
- Ça ira pas plus loin que ça l'est maintenant de toute façon.
- Ah bon ?
- Petit à petit de toute façon ça va empirer.
- Pas d'opération ni rien... ?
- Non rien... ni traitement ni opération, ils peuvent plus rien faire c'est ce qu'il a dit tout à l'heure.
- Mmmm. (*Silence.*) Va et reviens, va et reviens, va et reviens, va et reviens...

*

J'ai appris qu'en 1996, on avait proposé une greffe à ma mère. Mais à l'époque, elle n'avait aucune douleur et n'avait pas mesuré la gravité du problème. On lui avait accordé cinq jours de réflexion. Elle a demandé combien de temps elle devrait rester à l'hôpital. On lui a répondu une semaine. Elle a dit non, mon fils est trop petit.
En 1996, j'avais 16 ans.

*

11 SEPTEMBRE 2011

Toute la famille est réunie. Les médecins ont décidé une greffe. Il faut donner son foie. Les cinq enfants sont là. Il faut un volontaire. Tous ne sont pas compatibles. On n'a pas encore les résultats. Mon père prend la parole : « Mon sang n'est pas compatible c'est une certitude, mais j'imagine que vous êtes tous volontaires pour ce don d'organe. » La réunion a commencé sur ces bases-là. Tout le monde a baissé la tête.
La plus grande de mes sœurs a dit : « Moi j'ai le même groupe sanguin y a des chances que je sois compatible, et j'aimerais beaucoup, si je pouvais je ne me poserais même pas la question mais j'ai deux enfants en bas âge et comme c'est une opération un peu lourde je peux pas laisser Adil seul à la maison avec les petits. »
On n'est plus que quatre. La plus petite de mes sœurs s'empresse de dire qu'elle est volontaire et que, si ses examens sont bons, elle souhaite que ce soit elle qui donne un bout de son foie à maman ; alors presque spontanément je l'interromps pour dire que non, c'est la plus petite et elle est trop jeune, c'est moi qui donnerai mon foie et personne d'autre, et de toute façon je suis certain que maman préférerait vivre avec un morceau de foie de son fils... J'espérerais très franchement qu'on entamerait alors un débat vif : au nom de quoi ce serait moi plutôt que mes deux grandes sœurs, j'étais sûr qu'elles ne se laisseraient pas faire et qu'elles ne

toléreraient pas mon OPA organique, au lieu de quoi je n'entendis rien.

Je blémis, mon père prend acte et entérine prestement cette décision et moi qui ne supporte pas la moindre prise de sang, qui ne peux pas mettre les pieds dans un hôpital, qui n'ai pas la moindre confiance dans le corps médical, qui ne veux pour rien au monde me faire opérer...

Les résultats sont tombés et je n'étais pas compatible.

*

15 JANVIER 2012

Mon père reçoit un courrier estampillé « Banque Chaabi » – la banque du peuple. Il ne retrouve pas ses lunettes et me demande de lui lire.

– Tu as un arriéré de 75 euros au titre de l'assurance rapatriement.

– Ah d'accord.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est l'assurance rapatriement.

– C'est-à-dire ?

– C'est pour qu'en cas de décès nos corps soient rapatriés au Maroc.

– Maman et toi ?

– Oui, et vous aussi.

– Je croyais que c'est moi qui décidais où je voulais être enterré.

– Oui c'est toi qui décides, mais au Maroc.

*

21 JANVIER 2012

En raison de la maladie, ma mère n'est pas allée au Maroc depuis quatre ans. Temps durant lequel elle n'a pu voir sa dernière petite sœur Hmama. Les autorités françaises ne délivrant pas de visa touristique pour l'Arabe moyen et la maladie d'un proche étant considérée comme un prétexte comme un autre pour émigrer, ma tante n'a aucune chance d'obtenir un droit de visite. On avait échafaudé un plan avec un ami, Thierry, dont la compagne, Perle, avait le teint suffisamment mat pour passer pour une Marocaine. L'idée était la suivante : une fois arrivée à Tanger, ma tante aurait récupéré le passeport de Perle pour passer la frontière en voiture avec nous, avant que Perle nous rejoigne quelques jours plus tard avec un nouveau passeport. Nous avions l'intention de faire un film de ce road-movie Paris-Tanger au cas où l'on se faisait attraper à la frontière au détroit de Gibraltar, histoire d'avoir une couverture. Le départ était prévu le 5 avril et devait permettre à ma mère de revoir une dernière fois sa petite sœur le 21 avril 2012.

*

19 FÉVRIER 2012

Je reçois un appel de ma sœur qui me demande de venir de toute urgence à l'hôpital.

Les médecins lui ont annoncé que ma mère

ne passerait pas la nuit.

Je suis à Belle-Île-en-Mer.

Il est 22 h 34.

Plus jamais je n'irai sur une île.

*

20 FÉVRIER 2012

00 h 30

Mon père m'appelle, ils sont tous autour de ma mère, il met le téléphone contre sa bouche en lui disant :

« C'est ton fils, c'est ton fils, dis-lui *allah irdi alik*¹, dis-lui *allah irdi alik*, donne-lui ta bénédiction, tu m'entends, c'est ton fils, vas-y parle-lui, dis-lui, allez dis-lui », mon père s'acharne. Rien. Elle ne dira plus rien.

2 h 40

SMS envoyé : « Thierry, nous n'irons pas à Tanger... »

6 h 32

SMS envoyé à quelques proches : « C'est inconso-
lable et avec une tristesse infinie que je partage avec
vous la mort de ma mère cette nuit. »

14 h 30

Je suis arrivé au funérarium¹. Je voulais voir ma mère. Je suis entré dans la pièce. J'ai voulu la prendre en photo alors j'ai demandé à ma sœur de sortir. Je l'ai prise en photo sans savoir pourquoi. Je lui ai retiré son bracelet que j'ai gardé précieusement dans ma poche de longues semaines. Je me souviens l'avoir embrassée et m'être dit : « C'est fini. »

15 h 30

J'arrive au domicile familial, la porte s'ouvre, mon père s'effondre dans mes bras et dit : « Tu étais où ? Ta mère aurait voulu que tu sois là, tu étais son enfant le plus cher... Tu étais... Pas là. »

1. FUNÉRAIUM : Petite morgue éphémère située à l'arrière des hôpitaux. Cette chambre froide est composée de petits salons dans lesquels on peut rendre visite au défunt rendu présentable par les thanatopracteurs. C'est le moment où l'on peut toucher une dernière fois la peau froide du mort. Il convient d'éteindre son téléphone portable pendant la rencontre.

*

22 FÉVRIER 2012

Objet : Rubens est né

Mohamed, voici quelques nouvelles. Le petit frère de Tisbé est arrivé vendredi matin. Il s'appelle Rubens (ça se prononce comme le peintre). Il est arrivé un peu trop tôt, c'était prévu début mai. Surtout, il est arrivé suite à pas mal de complications. On a cru vraiment le perdre. Il y a eu une opération *in utero* sur un de ses poumons qui a certainement déclenché l'accouchement, mais en même temps lui a sauvé la vie. J'espère que tout va bien pour toi et que tes projets se passent comme tu veux.
Bises, Norbert

*

23 FÉVRIER 2012

9 h 54

Au funérarium, le commissaire de police portait une moustache. En scellant le cercueil à la cire, il a prononcé les mots suivants : « Avec toute la décence et le respect dus à la mémoire des morts. »

10 h 04

À la sortie du funérarium, Raymond, le type des pompes funèbres avec qui je fume une cigarette, me confie qu'on a bien fait de choisir l'inhumation :

32

« Les morts de cancer long comme ta mère, on leur a fait ingurgiter tellement de produits chimiques que la crémation est très laborieuse. »

*

Le jeudi, après la prière pour la défunte – sursaut religieux oblige –, on se rend au Maroc pour l'enterrement qui doit avoir lieu le samedi 25. Pour faire transiter le cercueil, il faut l'autorisation du consulat du Maroc, mais pour valider l'acte de décès, on me demande le livret de famille de ma mère, car les femmes n'apparaissent pas avec leur conjoint et leurs enfants mais figurent dans le livret de famille de leur père. Mon grand-père donc, décédé il y a plus de vingt ans, ne connaissait même pas l'année de naissance de ses enfants – à sa décharge, ma mère a onze frères et sœurs. J'appelle à Snada, on me dit qu'il se pourrait que le livret de famille, s'il n'est pas perdu, soit chez une des deux femmes avec lesquelles il s'était marié mais qui elles-mêmes s'étaient remariées et n'ont donc plus le même nom de famille. Dans le même temps, l'acte de décès est invalidé par la préfecture en raison d'une faute d'orthographe dans le nom de jeune fille de ma mère : Iojj, Ouaje, Louaje, Louaj... Administrativement, les bases du deuil¹ sont posées.

1. Deuil : Terme « psychanalytique » correspondant à une période, plus ou moins courte selon les cultures, dite de « travail » pendant laquelle une personne met à distance raisonnable, supportable, vivable, un être qui disparaît, une relation qui trouve un terme définitif.

Faire le deuil : Expression stupide qui laisse entendre que celui-ci est un travail dont nous vendrions à bout comme de tout labeur avec un peu de bonne volonté et d'application.

33

*

23 FÉVRIER 2012

Objet : Une mère c'est immortelle

Mohamed

De toute façon la mort des mères ça n'existe pas, une mère c'est indestructible, une mère c'est de l'acier trempé et surtout une mère arabe qui veille sur sa portée de quelque endroit qu'elle soit. Le corps s'en va quelque part dans la terre, mais l'esprit est toujours vivant, dans un mouvement, un souvenir, une odeur. Et puis ces instants de séparation, au-delà d'être douloureux, sont précieux. Ils marquent le temps, notre temps. Caresse ta peine. Ta mère est là, dans tes mots, dans ta poésie.

Une mère c'est immortelle.

Avec toute mon amitié et mon affection.

Yves-Noël

PS : Connais-tu quelqu'un qui pourrait faire un travail chorégraphique avec des non-danseurs ?

*

24 FÉVRIER 2012

La liste des condoléances¹ est encore longue.

– Sois fort.

– Maintenant elle ne souffre plus.

– C'est la vie.

– Courage dans cette épreuve.

La meilleure c'est celle-ci : Un type, que je ne veux pas nommer, mais je le nomme quand même, Mustapha El Ghazi – on l'appelait Gasoil –, s'était fait une spécialité dans le quartier, il égorgeait les chats et il les jetait dans la Loire. Bref ça a fini par lui passer et il s'est converti sévèrement à l'islam. Et Gasoil, il a la palme des condoléances. Il me regarde, pose sa main sur mon épaule et me dit : « Tu sais, c'est un mal pour un bien. » Et comme j'ai certainement l'air un peu dubitatif au moment de son annonce, il se sent obligé d'expliquer : « C'est un mal pour vous parce que vous êtes tristes, mais faut voir le bon côté des choses, c'est que maintenant elle est auprès de Dieu et c'est une chance. » Ah ouais... Merci Gasoil.

1. CONDOLÉANCES : Marques d'affection affligées plus ou moins maladroites destinées à compatir avec l'être « orphelin ». Ces témoignages, embarrassants pour celui qui les formule, consternants pour celui qui les reçoit, sont le fruit d'une convention aussi désuète que les conventions théâtrales.

*

25 FÉVRIER 2012

SMS reçu : « Rien à te dire pour te consoler, mais une pensée pour t'accompagner.
Recommandation : de la légèreté dans le deuil.
Amitiés, Thierry B. »

*

25 FÉVRIER 2012

Lors de la dernière cérémonie pour ma mère, l'imam qui est chargé de réciter la prière des morts s'installe derrière le cercueil, à genoux. La tradition veut qu'il joigne les mains, en forme de livre du Coran, vers le ciel. Étrangement, il ne respecte pas la position de cette invocation divine puisqu'une seule de ses mains est au-dessus du cercueil, l'autre demeure cachée dessous. Alors que nous sommes tous face à lui, je me décale légèrement sur la droite pour comprendre.

Je surprends l'imam en train d'envoyer un SMS, alors qu'il récite les versets divins d'une voix très assurée. Le son est impeccable. Nos regards se

1. Mort : Stade avancé de décomposition du vivant. Clinique ou symbolique, elle indique que c'est fini, qu'il est temps de passer à autre chose. Par commodité ou pudeur, on utilise le terme « décès », euphémisme plus aseptisé. On dit également d'un mort qu'il « a disparu », « s'est éteint », « a tiré sa révérence », etc. etc. etc. etc., bref, il est mort.
Et on ne meurt pas en soi, on meurt toujours pour quelqu'un.

croisent et, discrètement, il range son smartphone dans sa djellaba.

*

25 FÉVRIER 2012, toujours

On sort du cimetière de Tanger vers 14 heures. C'est un cimetière privé. Une concession c'est 8 000 euros. C'est le prix à payer au Maroc pour que les mauvaises herbes soient arrachées et que tous les *borrachos* du coin ne puissent pas pisser sur sa tombe à cause de la grille qui mesure 2 mètres 50. On est tranquilles pour quarante ans, après, si un promoteur rachète le terrain faudra lui trouver un autre point de chute. Ce sera l'occasion de lui refaire sa plaque vu qu'ils ont fait une faute d'orthographe à son nom de jeune fille. Comme la plaque est à 400 euros mon père a préféré mettre un coup de Tipp-Ex, mais ça va les tombes sont blanches alors ça ne se voit pas trop. Au moment de franchir les grilles du cimetière, un de mes oncles s'approche de moi et commence à me parler, mais tout en se déplaçant sur le côté, vous voyez cette façon de faire quand on veut s'écarter du groupe avec quelqu'un en lui parlant tout en l'obligeant à nous suivre pour qu'il puisse écouter. Une fois isolés à quelques mètres il me dit : « Écoute, toi tu es jeune, tu vas refaire ta vie, tu auras des enfants, tes seurs ont chacune leur vie ; alors que ton père est fatigué, il est un peu malade, vous pourrez pas vous occuper de lui au quotidien, donc il va falloir qu'on lui retrouve une femme, c'est important. Pas tout de suite tout de suite, mais faut commencer à y penser

sérieusement, je vais lui en parler dès que j'en aurai l'occasion. » Je consulte ma montre non pour y regarder l'heure mais la date. Rapide calcul mental, ma mère est morte il y a cinq jours. Le temps d'un deuil est estimé, selon *Le Robert*, à dix-huit mois ; admettons que les rédacteurs aient été un peu chochottes, réduisons à huit mois, et même à huit jours. À ma montre, le compte n'y est pas, ça fait à peine cinq jours.

Je lui ai dit : « On va attendre un peu. » Il m'a dit : « Oui oui, attendons... un peu. »

*

Note de carnet.

C'est toujours dans les choses que la tristesse se réfugie.

*

28 FÉVRIER 2012

Cela faisait deux jours que nous n'avions pas pleuré.

Il était environ 19 heures et il nous fallait servir la soupe à tous les convives compatissants dont on ne savait plus s'ils étaient là pour ma mère ou pour la soupe ou un peu des deux.

On se met alors à chercher les petits bols à soupe pour mettre la table et je ne les vois pas. On commence à regarder mais on ne les trouve pas.

Mes sœurs s'y mettent, mon père aussi. Rien. Rien et je sens qu'inexorablement la tension monte lentement à cause de ces petits bols à soupe. Quinze minutes et on n'arrive toujours pas à mettre la main sur ces petits récipients hémisphériques destinés à accueillir la soupe et qui nous permettraient de mettre les gens dehors.

Ils doivent bien être quelque part ces tout petits bols à soupe. Il est temps qu'ils apparaissent ces foutus bols à soupe parce que là je sens que ça va plus aller. Si quelqu'un s'est amusé à cacher les petits bols c'est extrêmement drôle merci mais là faut arrêter maintenant, le moment est mal choisi, faut très vite rendre les petits bols à soupe avant que ça ne dégénère.

Ça commence, soudain mon père s'effondre en larmes. Il reçoit de plein fouet la disparition des petits bols. Il mesure combien une soupe orpheline de ses bols ne sert à rien.

À cet instant, toute la famille, absolument toute la famille se remet à pleurer devant cette béance amère, qui nous rappelle qu'elle n'est plus là, la seule personne qui savait que ces putains de petits bols se trouvaient à l'intérieur de la soupière.

*

29 FÉVRIER 2012

Testament.

Ma sœur Sana qui s'occupait de ma mère quotidiennement nous a raconté qu'elle lui avait dit, quelques jours avant sa mort, vu son état de fragilité¹, que s'il lui arrivait quelque chose – c'est en ces termes qu'elle s'est exprimée –, elle avait caché une enveloppe derrière la commode de sa chambre. Et que cette enveloppe reviendrait à la plus petite de mes sœurs, Samira. Ma mère ayant affirmé que c'est elle qui en a le plus besoin, elle est toujours fauchée. Samira a donc été l'heureuse bénéficiaire des économies de toute une vie, soit la modique somme de 1 800 euros, qui lui vaut depuis d'être surnommée, dans notre cercle intime, Samira Rothschild.

*

29 FÉVRIER 2012

Objet : Rubens est mort

C'est avec une douleur infinie qu'Isabelle et moi-même vous annonçons le décès de Rubens. Sa vie

1. *FRAGILE* : État dans lequel se trouve le mourant juste avant sa mort ; et dans lequel est plongé l'entourage à la mort du concerné. La fragilité est tolérée, en France, un à trois mois maximum. Au-delà, l'entourage du « fragilisé » commence à montrer des signes d'irritation.

fut brève mais intense pour nous. Son enterrement aura lieu samedi prochain à 11 heures au cimetière du Père-Lachaise.
Norbert

*

13 AVRIL 2012

Entre sœurs.

La grande à la petite :

– J'en ai marre que vous vous assumiez pas, de toute façon ça m'énervait, à chaque fois que je donnais de l'argent à maman, elle le redonnait à Samira.

La troisième :

– Ben t'es contente, maintenant elle pourra plus lui donner...

*

17 FÉVRIER 2012

J'ai vu ma mère pour la dernière fois le samedi 17 février. Je ne l'ai pas embrassée car j'étais enrhumé et je ne voulais pas lui refler mes microbes, elle qui était fragilisée, alors on s'est juste serré la main très fort, ça a duré quelques secondes comme si elles étaient aimantées.

Mais on ne s'est pas embrassés.
J'étais enrhumé.

*

29 FÉVRIER 2012

Testament.

Ma sœur Sana qui s'occupait de ma mère quotidiennement nous a raconté qu'elle lui avait dit, quelques jours avant sa mort, vu son état de fragilité¹, que s'il lui arrivait quelque chose – c'est en ces termes qu'elle s'est exprimée –, elle avait caché une enveloppe derrière la commode de sa chambre. Et que cette enveloppe reviendrait à la plus petite de mes sœurs, Samira. Ma mère ayant affirmé que c'est elle qui en a le plus besoin, elle est toujours fauchée. Samira a donc été l'heureuse bénéficiaire des économies de toute une vie, soit la modique somme de 1 800 euros, qui lui vaut depuis d'être surnommée, dans notre cercle intime, Samira Rothschild.

*

29 FÉVRIER 2012

Objet : Rubens est mort
C'est avec une douleur infinie qu'Isabelle et moi-même vous annonçons le décès de Rubens. Sa vie

1. Fragilité : État dans lequel se trouve le mourant juste avant sa mort ; et dans lequel est plongé l'entourage à la mort du concerné. La fragilité est tolérée, en France, un à trois mois maximum. Au-delà, l'entourage du « fragilisé » commence à montrer des signes d'irritation.

fut brève mais intense pour nous. Son enterrement aura lieu samedi prochain à 11 heures au cimetière du Père-Lachaise.
Norbert

*

13 AVRIL 2012

Entre sœurs.

La grande à la petite :

– J'en ai marre que vous vous assumiez pas, de toute façon ça m'énervait, à chaque fois que je donnais de l'argent à maman, elle le redonnait à Samira.

La troisième :

– Ben t'es contente, maintenant elle pourra plus lui donner...

*

17 FÉVRIER 2012

J'ai vu ma mère pour la dernière fois le samedi 17 février. Je ne l'ai pas embrassée car j'étais enrhumé et je ne voulais pas lui refiler mes microbes, elle qui était fragilisée, alors on s'est juste serré la main très fort, ça a duré quelques secondes comme si elles étaient aimantées.
Mais on ne s'est pas embrassés.
J'étais enrhumé.

*

12 FÉVRIER 2012

11 h 56 : Vingt-quatre minutes après l'annonce de son cancer.

[Enregistrement 4.]

La mère et le fils.

- Les herbes ça guérit pas les maladies comme celle-là !
- Si, ça les guérit mon garçon ils ont dit.
- Ceux qu'ont un cancer !?
- Si je t'assure, c'est un médecin qui parle avec les gens, ta sœur Ikbal a essayé sur l'ordinateur ça n'a pas marché mais elle va regarder à Paris en rentrant. Elle ne savait pas comment parler avec lui mais je lui ai dit tu peux parler avec lui en français, en anglais, en chinois... Ce professeur-là il répond dans toutes les langues. Il te demande ce que t'a dit ton médecin et le traitement que tu prends, quelle maladie tu as, quel âge tu as, il enregistre tout, il te pose toutes les questions, ce que tu manges, ce que tu bois, les médicaments que tu prends...
- C'est de la publicité mensongère ça maman, une maladie grave comme la tiemme les herbes ça va rien faire. Les herbes c'est si t'as une petite maladie mais pour quelqu'un qui doit subir une opération lourde les herbes ça va rien faire. Maintenant si tu veux essayer, on essaie...
- Il se dit mon fils qu'il y a des gens qui étaient gravement malades et qui ont été guéris.
- Quelles maladies ?

42

- Comme ça, ils ont dit des cancers.
- Euh... Maman ceux qui soignent les cancers avec des herbes euh...

– C'est grâce au mélange vinaigre-huile avec une préparation que tu prends à la cuillère ou que tu peux mettre dans des plats, il faut que tu prennes une certaine quantité de ces différents vinaigres mélangés et après il te prescrit du miel et d'autres herbes encore.

– Maman le miel c'est bon si t'as mal à la gorge ou si t'es enrhumée.

– Non mon fils.

– Ça se saurait si le miel ça guérissait les cancers.

– Mais maintenant mon fils c'est ce médecin-là dont les gens disent du bien, il est très réputé. Toi tu as juste à écouter les réponses qu'il fait aux questions qu'on lui pose et si un médecin te dit : « Cette maladie ne va pas guérir », lui il te répond que tu vas guérir grâce à la main de Dieu. Il y a des références dans le Coran, il se réfère à des versets du Coran et il te préconise un traitement.

– Si tu veux essayer, on essaie mais moi je pense que ta maladie est trop grave pour ce genre de truc, mais si tu veux essayer demande à Ikbal qu'elle regarde sur Internet. Comme tu voudras...

– Dieu seul sait. Vu qu'il reste plus rien je me suis dit que je vais prendre ces herbes et on va les essayer pendant un mois et on verra... Parce que dans mon état je vais pas tenir longtemps, on sait pas ce qui peut arriver, si ça se diffuse, si ça va dans mon sang, ça dépend...

– Là y a très peu de chances que ça guérisse.

– La santé vient de Dieu. Comme il n'y a pas d'opération, c'est pas possible... Ça fait deux ans

43

qu'ils me baladent, cette année, cette année, cette année, c'est pour ce mois-ci, ce mois-ci, ce mois-ci, et à la fin rien.

*

23 FÉVRIER 2012

Objet : Cultiver la perte !

Mohamed,

Je m'autorise tardivement à te déranger. J'espère d'ailleurs que pris par les obligations des rituels, cérémonies et civilités, tu prends un peu de distance et que ça t'aide à ne pas être/avoir trop mal et à considérer que les restes morts qu'on honore socialement n'ont finalement pas grand-chose à voir avec la personne vivante (plus présente dans les photos) qui « n'est plus » et ne sera jamais plus.

Je n'aurai jamais vu ta mère mais à travers ce que tu en disais, ce que tu m'en as dit, j'ai déjà imaginé qui elle pouvait être, et pas seulement singulièrement pour toi. Sans doute quelqu'un d'accueillant ayant un fort caractère et beaucoup d'indépendance en tout cas.

Je viens de voir un film de 2008 : *Dans la vie*, c'est de Philippe Faucon ; et j'ai beaucoup pensé à l'image que je m'étais fabriquée d'elle... Car en conjurant

1. Perte : Également irréversible d'un proche plus ou moins cher qui n'est pas remplaçable en l'état. La perte entraîne des manifestations nostalgiques plus ou moins douloureuses, épisodes avec ou sans larmes, dont le deuil permet de limiter, si ce n'est l'intensité, tout du moins l'ampleur et la fréquence.

préventivement la/sa mort tu disais beaucoup sur ce que réellement on perd.

Au-delà ou au-dessus du vide, il y a comme tu l'avais souligné la possible dérision amère qui permet, autocentré, de se voir, mais il y a aussi, durable si on veut l'entretenir, quelque chose d'immatériel et de vivant : le souvenir. La mémoire, ce n'est pas rien (j'en sais maintenant quelque chose).

Allez, pas besoin de me forcer pour penser ce soir un peu à toi.

Je t'embrasse.

Jac

PS : En relisant je vois ce « amère »... qui m'a échappé !

*

Notes de carnet.

« Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. »

Ah ?

La mort tend, le deuil étire.

Le corps de ma mère me devient étranger, malade, encombrant et mourant.

La nuit est enfin finie.

La mort tranche le quotidien, alors survient la construction affolée de l'avenir.

Tout le monde suppute – je le sens – le degré d'intensité d'un deuil.

Futilité croissante inévitable.

Pour la première fois depuis quelques jours, idée acceptable de ma mort.

Et qui va me pleurer maintenant ?

Sophie Calle.

Penser à piquer, entre autres, cette phrase de Barthes, il a tout dit dans son *Journal de deuil* : « Beaucoup d'êtres m'aiment encore, mais ma mort ne tuerait aucun d'entre eux. »

Ne pas dire « deuil », trop psychanalytique.

Je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin.

*

Notes de carnet.

Tout le monde est très gentil avec moi pourtant je me sens seul.

L'état d'abandon devient chez moi exacerbé.

[-] : Le tiret sépare deux dates. Pour ma mère par exemple, 1950-2012. Toute sa vie est contenue dans ce tiret.

On n'écoute pas les vivants comme on entend les mourants.

Acte de décès n° 288.

D'avoir dit à ma mère qu'elle était médicalement condamnée a-t-il accéléré le processus de fin ? Est-ce que je porte la culpabilité de cette annonce ? Je ne le crois pas.

Il faudrait inscrire à l'entrée des unités de soins palliatifs¹ :

1. UNITÉ DE SOINS PALLIATIFS : Parfois un couloir, parfois l'aile entière d'un hôpital, cet espace excentré de solitude n'est dédié ni aux malades, ni aux personnes en fin de vie. Les soins palliatifs ont inventé les « mourants » en les séparant des malades et des vivants. La mort devient dès lors leur affaire et celle de quelques personnes « admirables » qui s'en occupent, dédouanant ainsi les vivants de leur finitude.

« Il faut que vous sachiez que vous êtes là pour mourir. »

Tu sais ce que tu es ? – Non. – Tu es un putain de nécrophile...

Pastiche de la normalité, cela symbolise l'échec des conventions sociales à maintenir l'ordre : un bouquet de fleurs à côté d'un lit d'hôpital.

La mort ne rend pas plus fort, elle fragilise.

PS : Penser à inscrire papa sur Meetic Maroc et mektoub.com.

*

Funérailles Triste jour Silence

Deuil Mémoire Hommage

Procession Pierre-noire Fleurs

Eroyants Macabre Recueillement

*

8 MAI 2012

Objet : Faire quelque chose
Mohamed,

Bon mon coco, écoute bien là, parce que tu commences sérieusement à nous étouffer tous là avec ta mère. Faut que tu comprennes que ni ta mère, ni aucune autre mère n'est le centre du

monde. Faut arrêter avec cette vaste fumisterie, ce complot de l'association des mères juives, arabes ou mères tout court dont le seul but est de cultiver une dépendance *ad vitam aeternam* de leurs progénitures, de s'astreindre quotidiennement à les étouffer avec application et méthode, à les rendre inadaptées en dehors de leur seule et unique présence. Même Dieu ; même Dieu n'a pas eu un ego aussi surdimensionné et hypertrophié que la première mère venue, même tous les dieux réunis – bordel ! – font preuve d'un peu plus d'humilité à l'égard de « leur » « création ». Parce que bon je connaissais pas ta mère hein, d'accord mais moi ma mère, mais je la déteste, je la hais, qu'elle crève plutôt deux fois qu'une, elle a pourri mon enfance, elle a pourri mon père, mes frères et sœurs, le seul dénominateur commun dans notre famille c'est la détestation concertée qu'on lui porte. Tu comprends ça ? Chez nous la mère, c'est notre père. Je n'éprouve rien pour ma mère, absolument rien, tout au plus une belle indifférence et je peux même te dire que c'est réciproque et que ça va. Et que ça va. Alors maintenant tu arrêtes de nous emmerder avec ta mère parce que ça va ! Ton entreprise de culpabilisation de l'amour filial de la chair de ma chair de mes entrailles à la con, c'est peut-être vrai pour ta mère à toi, celle d'Albert Cohen à la rigueur, mais toutes les autres mères la vérité c'est qu'elles n'en ont rien à foutre de leurs gamins. Et je vais te dire, eh bien tant mieux. Et ça va ! Merci. Ça va !
M.

*

14 MAI 2012

Mon beau-frère rentre de La Mecque alors pour les festivités d'accueil, mon père me demande d'aller chez le boucher halal de La Chapelle-Saint-Mesmin et d'acheter, de sa part, vingt kilos de viande bovine. J'entre, convivence oblige je salue en arabe, mon tour arrive et afin d'obtenir de la viande fraîche je dis d'emblée : « Je suis le fils d'Ahmed », le type esquisse un sourire et je comprends à cet instant que les trois quarts des clients s'appellent Ahmed ou Mohamed. Il essaie de m'aider :

– Ahmed de l'Argonne ?
– Non Ahmed de Meung-sur-Loire...
(*Il ne voit pas.*)
– Ahmed originaire de Targuist ?
– Non Ahmed de Tanger...
(*Toujours pas.*)
– Ahmed qu'a une 405 Peugeot ?
– Non non !
– Ahmed dont la femme est décédée ?
– Oui !!! Oui, oui c'est ça ! C'est moi, enfin c'est ma mère...

Ça a refroidi l'ambiance dans la boucherie, il n'a plus dit un mot, il est parti choisir la viande à l'arrière du magasin, sans doute la meilleure, il a découpé les morceaux, me les a tendus et m'a dit : « Ça fait 80 euros. » Je lui tends un premier billet de 50 et m'appretant à compléter la monnaie il m'a dit : « Non c'est bon, juste 50 ça ira. »

9 JUILLET 2012

Mon téléphone sonne à peine puis s'interrompt. Je suis assis à la terrasse d'un café. C'est le nom de ma petite sœur qui s'affiche mais tout juste le temps d'une sonnerie puis, rien. Il sonne encore quelques instants plus tard et coupe de nouveau.

Je la rappelle.

– Tu m'as appelé ?

Silence.

– Non c'est une erreur.

– Ok.

Je raccroche. Quelques secondes après je rappelle.

– T'es sûre que tu t'es trompée ? Trois fois de suite ?

Elle ne répond pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle éclate en sanglots et me dit :

– Maman me manque.

Je ne dis rien. Je me mets à pleurer en lui disant qu'il faut pas pleurer.

La serveuse dépose délicatement mon café et me glisse : « Vous savez, tout finit par s'arranger. »

Épilogue

Je cherchais mon père. Il n'a jamais été là, il passait son temps à fuir, alors je lui ai demandé, pour le trouver, de visiter la tombe de mon grand-père. Son père. Ça se passe à Snada, dans le Rif.

On est au milieu du cimetière, ça ressemble à une décharge, avec çà et là des centaines de pierres, pas tombales non, littéralement des pierres défoncées et burinées par le soleil et les ânes qui passent dessus, des morceaux de briques entre les ordures. Mon père est au milieu de ces ruines anarchiques, il cherche son père, moi je cherche mon père qui cherche son père et ne le trouve pas. Je lui dis : « Tu l'as bien enterré ton père ? Où il est ? » Il me répond : « Aide-moi, regarde les écritures sur ces bouts de pierre. » On avait marqué son nom, El Khatib Sédik (que l'on transcrit « sadique », tout un programme), mais moi mon arabe c'est un champ de ruines alors je lui dis : « Donne-moi plutôt la date, je vais t'aider en regardant les chiffres c'est plus facile », et là il me dit : « Je me souviens plus. » « Tu te souviens plus quand ton père est mort ? » « 2006, 2007 je crois. » Je n'y crois pas, ça date... pas d'il y a vingt ans, il

ne s'en souvient pas. Ça dure des heures et ne le retrouve pas. Il n'a pas trouvé son père, mort une deuxième fois, je n'ai pas trouvé le père de mon père, ni mon père ce jour-là.

Il se retourne vers moi et me dit : « C'est pas grave on va dire une prière, on ne doit pas être très loin de sa tombe et il nous entendra. » Ça me fait sourire ce petit arrangement avec les morts. Il commence à réciter et moi qui ne sais ni lire ni écrire l'arabe je me mets à réciter avec lui des sourates du Coran qui affleurent là, je les avais apprises par cœur avec les doigts, c'est comme ça qu'on disait, plutôt qu'avec la tête ou le cœur, apprendre avec les doigts, à chaque récitation trinquée on se faisait fouetter avec un bâton de fortune le bout des doigts.

Bref, un deuil privé d'une tombe sur laquelle se pencher et s'épancher. Donc il n'a pas retrouvé son père... Et moi entre-temps j'ai perdu le mien. La seule chose que je sais aujourd'hui, c'est qu'il a été enterré... à côté de mon grand-père.

Chronologie indicative

- 1371 – 27 *rabih al awal* 1433 / ع.س [higrat] – après l'Hégire : année de naissance et date de décès de Yamna El Khathib.
- 1950 après J.-C. : Naissance de ma mère (à deux ans près). A *priori* un 19 juin à Snada dans le Rif.
- 1968 : Mariage de Yamna Louaj et Ahmed El Khathib.
- De 1972 à 1984 : Naissance de mes quatre sœurs.
- 1973 : Choc pétrolier. Arrivée en France d'Ahmed El Khathib.
- 29 avril 1976 : Loi sur le regroupement familial par VGE (Jacques Chirac Premier ministre).
- 22 octobre 1977 : Arrivée de ma mère en France.
- Mai 1981 : Élection de François Mitterrand. Promesse du droit de vote des étrangers.
- 19 juin 1991 : Discours de Jacques Chirac à Orléans.

1996 : J'avais 16 ans.

11 Octobre 2010 : Publication de mon premier texte *À l'abri de rien*. En découvrant la dédicace, « à Yamma », mon père me dit : « De toute façon dans cette maison y en a que pour ta mère. »

29 août 2011 : CHU d'Orléans en attente d'une greffe de foie.

11 septembre 2011 : Réunion familiale pour déterminer des donneurs potentiels de foie.

12 février 2012

17 février 2012

18 février 2012

19 février 2012

– 20 février 2012, 3 h 15.

21 février 2012

22 février 2012

23 février 2012

24 février 2012

25 février 2012

6 mai 2012 : Élection de François Hollande. Promesse du droit de vote des étrangers.

14 mai 2012 : Ma mère m'a fait économiser 30 euros.

Octobre 2014 : Première du spectacle *Finir en beauté* à act'Oral – festival international des arts et des écritures contemporaines (Marseille).

Note de l'auteur

Chronique d'une mort annoncée

J'ai réuni l'ensemble du « matériau-vie » à ma disposition entre mai 2010 et août 2013. Je n'ai pas toujours demandé les autorisations utiles. Je ne me suis pas posé la question de la limite, de la décence, de la pudeur. J'ai rassemblé ce que j'ai pu et j'ai reconstruit. Tout est allé très vite et sans préméditation. Cette fiction documentaire est restituée ici arbitrairement sous la forme d'un livre, de façon chronologique, à peu près linéaire. Il n'y a aucun suspense, à la fin on sait qu'elle meurt et que son fils est très très triste. On sait également que si c'était à refaire, j'agirais sans doute différemment. J'aurais été davantage présent. J'aurais été plus attentionné. J'aurais été plus gentil. J'aurais été plus curieux. J'aurais pris en compte les symptômes. J'aurais essayé d'aider comme il faut. J'aurais tâché d'être plus investi. J'aurais cherché la meilleure clinique. J'aurais appris l'arabe. J'aurais fait bloc avec la famille. J'aurais essayé d'être au-dessus de la moyenne. J'aurais été un fils irréprochable.

Les parents se demandent toujours s'ils ont été de bons parents. Mais nous, est-ce qu'on a été de bons enfants ? On a été des enfants au niveau, nous ? On a été des enfants olympiques, nous ?

*

16 JUILLET 2013

Notes de fin

Objet : texte

Mon frère bravo.

Tu tiens un truc.

Tu dis plein de choses qui par l'anecdote dépassent complètement l'anecdote.

C'est beau.

C'est à la fois très émouvant et très drôle. Il faut que ça reste simple, pas trop calculé.

Donc tu as possiblement un putain de carton en perspective qui te fera culpabiliser de réussir ta vie sur le dos de la mort de ta mère mais bon, ça c'est un autre problème...

Thms

Page 9 :

J'aurais pu ne pas alimenter cette tradition littéraire éculée qui consiste à la mise en exergue de formules définitives. Narcissique et déceptif, ce commentaire plus ou moins énigmatique sert également de caution intellectuelle et inscrit l'auteur dans une filiation relativement prestigieuse.

Page 16 :

J'ai envoyé mon manuscrit à Alain Cavalier en lui écrivant que c'est grâce à lui que j'ai pu faire mon premier film avec « sa » caméra Sony. Lors de notre rendez-vous, il a sorti sa caméra et m'a précisé d'emblée : « Il faut que je vous dise, ma caméra n'a coûté que 800 euros, vous vous êtes fait avoir. »

Page 21 :

Établissement hospitalier de Villejuif (94) réputé pour son unité de cancérologie.

Page 30 :

Allah irdi alik, expression courante dans le dialecte marocain qui consiste à donner sa bénédiction, le plus souvent à un enfant.

Page 45 :

Ces notes de carnet sont extraites, pour partie, du texte inachevé de Roland Barthes *Journal de deuil* suite au décès de sa mère en 1977.

Page 49 :

À la lecture de ce fragment, Daniel Kenigsberg me signale que 80 euros les 20 kilos chez un boucher, ce n'est pas crédible.

*

Deux expressions ont été empruntées à Éric Chevillard, qu'il en soit remercié d'autant plus chaleureusement que je ne me souviens plus où elles se situent précisément dans le texte.

*Mohamed El Kharib tient à remercier Claire Ganneau,
Alain Cavalier, Thierry Raynaud, Anje Brockstieper,
Alma Tanguy et Daniel Kenigsberg.*